



Les Aventures de Less Strade: Agent trrrrrès spécial!!!

Christian Martin

Publication: 1994

Catégorie(s): Fiction, Espionnage, Science Fiction, Nouvelles, Space opera et planet opera, Thrillers, Policiers & Mystères

Tag(s): science-fiction enquête aventure

Illustration: CC BY NC-SA BY crazylinux (David Perry)
<http://www.flickr.com/photos/crazylinux/>

Texte: ©1994 et 1997 by Christian Martin et CC BY NC-ND BY Éditions de l'À Venir, enr.
<http://christianmartin.canalblog.com/>
<http://laveniraudio.canalblog.com/>

Présentation

Avant de devenir un roman et un audio-drama — que vous pouvez télécharger gratuitement à : <http://lessstrade.canalblog.com> —, *Les aventures de Less Strade, agent trrrrrès spécial*, virent le jour sous forme de nouvelles. Réunies ici pour la première fois, vous trouverez les trois histoires se déroulant dans cet univers d'aventures, d'enquêtes et de space opera.

La première, intitulée « *Bouffe, Baffes et Boulot* », écrite en décembre 1994, fut publiée à l'automne 1995 dans l'anthologie « *Sans Froid* », co-éditée par **Le fil des mots** et **Ashem Fictions**. C'est la nouvelle qui servit de base au roman (toujours inédit) et à l'audio-drama sus-mentionné. On notera, comme dans les deux suivantes, les clins-d'oeil faniques SFF...

La deuxième histoire se veut un hommage à un homme et auteur que j'admire : Alain le Bussy. Malheureusement pour nous, Alain est décédé à l'automne 2010. Heureusement pour nous, il a beaucoup écrit et publié et ses écrits nous restent. En passant, vous trouverez une version audio de deux nouvelles d'Alain sur le site des **Éditions de L'À Venir, enr.**

Cette histoire-hommage s'intitule « *Le Créateur de mondes* » et fut publiée en 1995, dans le no 45 de **Xuensè**, le fanzine que publiait Alain le Bussy.

La troisième nouvelle s'intitule « *La Brèche temporelle* » et met en scène Less Strade vs le Déheff. Les fidèles abonnés de **Temps Tôt** — fanzine de SF et Fantastique que j'ai publié pendant sept ans — me reconnurent derrière le Déheff. Comment? À vrai dire, le mystère était facile à percer, puisque pendant sept ans, j'avais signé la page de présentation du zine par « Christian Martin — Directeur-Fondateur » qui, rapidement, devint D-F. Les clins-d'oeil aux divers acteurs de la scène SFF québécoise et francophone de l'époque y apparaissent nombreux. À vous de les reconnaître.

Cette troisième aventure de Less fut donc publiée dans le dernier numéro officiel de **Temps Tôt**, soit le 46, en décembre 1997.

Je vous invite à les découvrir.

Amicalement,
Christian Martin

Partie 1

Bouffe, Baffe et Boulot

Chapitre 1

— Je vois... , dit le vampire d'un air pensif.

Dépité, j'éteignis l'holoviseur sans plus attendre. Ces vieux films de buveurs de sang ne me disaient absolument rien. Et, comble de malheurs, impossible de changer de chaîne; mon récepteur, ou mon convertisseur — à moins qu'il ne s'agisse de mon débrouilleur —, endommagé lors de la dernière tempête, s'entêtait à me présenter une seule chaîne sur les 212 normalement disponibles dans cette région: la « Good Old Movies ». Désespérant! Surtout que j'étais tombé sur le mois « Rétrospective vampirique » de la G.O.M.

Mes multiples appels visiophoniques n'avaient rien donné. Aucun réparateur ne serait disponible avant soixante jours. Soixante jours condamné à regarder des films de vampires... Crash, aussi bien m'enfermer tout de suite à l'asile virtuel!

D'un geste frustré, j'enfonçai une touche sur l'accoudoir de mon fauteuil. J'aurais aussi bien pu appeler à voix haute, ou mentalement; les senseurs de ma demeure auraient capté et transmis mon message; mais l'écrabouillage de boutons étaient davantage à même d'exprimer ma frustration.

— Gérard, je m'emmerde! m'exclamai-je dès que je vis apparaître mon valet.

— Peut-être un encas, Monsieur?

Prévisible. Gérard offrait toujours un encas, en premier lieu. C'était dans son programme.

— Je n'ai pas faim, je m'emmerde!

— Un bon bain sonique, alors, Monsieur?

Logique. Quoi de plus idéal qu'un bain sonique pour se décrotter? Gérard avait fait taire ses capteurs visuels et analysé mes paroles au pied de la lettre. Pas encore tout à fait au point, nos androïdes; les subtilités du langage leur échappaient toujours.

— Non, tu ne comprends pas. Je m'ennuie.

— Alors, que diriez-vous d'une partie d'échecs rapsodiens?

Je soupirai, misérable. Rien ne m'embêtait autant que les échecs, sinon les interminables discours du Président. Trahjan était considérée par tous, dans la galaxie, comme un petit paradis pour milliardaires. Il est vrai qu'il en coûtait une fortune pour y vivre. Mais si on savait comme on s'y emmerdait, l'image de marque de la planète tomberait rapidement. Évidemment, aucun commentaire de ce genre ne filtrerait jamais hors planète. Ce serait la chute des prix et pas un de nos dirigeants ne le permettrait. Il fallait protéger coûte que coûte la Divine Économie.

— Vous avez un appel, Monsieur. De la part de Monsieur Yéhead.

Mon patron? Avec un peu de chance, ce serait de bonnes nouvelles.

— Passe-le-moi, Gérard.

— Bien, Monsieur.

Un rayon lumineux jaillit de la poitrine de mon valet, et Broun, mon patron, apparut au milieu de mon salon.

— Désolé de te déranger, Less. Je sais que tes congés mensuels sont sacrés, mais c'est important.

— Ouais, bon, ça va pour cette fois, fis-je en camouflant au mieux ma jubilation.

Enfin un peu d'action! songeai-je.

— La fille du ministre des finances s'est fait kidnapper en plein spatioport!

— Quoi??? Tu veux rire!

— Non, crois-moi! Le papa menace de réduire le déficit, tant il ne se possède plus.

Oh, c'était grave, en effet! Plus personne ne s'était essayé à ça depuis le vingtième siècle terrien.

— Elle n'était pas accompagnée de gardes du corps, la fefille-à-son-papa?

— Évidemment! Mais, apparemment, ils ont tous été aspergés au paralysant.

Quelle audace! Je n'en revenais pas. Toutes armes dures: radiant, paralysant, bombe hilarante, étaient interdites sur Trahjan. En introduire une seule constituait un véritable exploit.

— Et les autorités du spatioport?

— Elles n'ont rien vu.

— Étonnant, non?

— Pas vraiment, avec la réception présidentielle.

— Quelle réception présidentielle?

— Tu n'es pas au courant? C'était sur toutes les chaînes d'infos!

— Mon récepteur d'holovision est en panne.

— Encore?!

— Bien oui, encore!

Je songeai alors qu'il serait sans doute moins frustrant de jeter l'appareil au recyclage et de me louer une compagne. On disait que le service s'était nettement amélioré depuis un an ou deux. Heureusement, d'ailleurs! La pub avait beau clamer haut et fort et en 3D le zèle de ses membres, mais quand les dits membres se mettaient à trancher le zizi des clients à la scie sonore, c'était plutôt gênant pour les affaires.

— Alors, tu m'expliques? repris-je, en me secouant.

— Simple. Visite officielle du Yo Guy, d'Ile-Ligann.

— Le Yo Guy? fis-je, médusé.

— Ouais. Chef spirituel et gouvernemental d'un petit monde du quadrant moyen-oriental. Il faut avouer que les kidnappeurs ont bien monté leur coup. Toute la sécurité du spatioport n'avait d'yeux que pour le Président et le Yo Guy. D'où facilité déconcertante pour l'enlèvement de la gamine. Tiens, je te faxe une holo.

Gérard me remit la petite plaquette.

— Ils sont toujours au sol? j'interrogeai en examinant l'holo attentivement.

Mmm... mignonne, la petite. De grands yeux verts, des cheveux bleus lustrés et des lèvres bien pulpeuses et violettes qui faisaient ressortir élégamment son nez tatoué.

— Non. Ils ont fui à bord d'un yacht qu'on aurait juré de plaisance.

— Et le globe?

— Percé comme une vulgaire chaussette!

Crash! Fortiches, les kidnappeurs! Venir à bout du globe n'était pas simple. C'était possible, mais pas simple du tout. Il fallait avoir recours à des moyens impressionnants pour y arriver.

— Des soupçons? demandai-je après un moment de réflexion.

— Quant à l'identité des kidnappeurs? Non, pas vraiment. Le ministre jure que c'est un coup du Prince Abdul de Rajharan. La vieille bique — il doit bien avoir cent cinquante ans — a déjà levé les yeux, les mains et...

— enfin, tu sais ce que je veux dire — sur la gamine, paraît-il. Ce qui lui a valu de se faire sonner les cloches, si tu me permets l'expression. Elle a du tempérament, la petite. Bref, le vieux aurait juré, une fois rétabli, de s'emparer un jour du petit trésor du ministre, par la force si nécessaire.

— Tu y crois?

— Pas du tout. Je me suis renseigné, le vieux n'est plus l'ombre de lui-même depuis un an ou deux. Il couche plus souvent avec la mort

qu'autre chose. On le maintient en vie pour les apparences et la stabilité politique.

Bon. Nul besoin de mon instinct de limier pour me convaincre qu'il était inutile de poursuivre de ce côté. J'étais intrigué, mais les indices ne foisonnaient pas.

— Tu as autre chose?

— Ouais... Une broutille: le cap du yacht des kidnappeurs lors de son entrée en hyperespace.

— C'est toujours ça. Rien d'autre?

— Non, sinon que la signature de leurs réacteurs hyperspatiaux est tout à fait particulière. Il n'y a qu'un endroit dans toute la galaxie où on en produit de semblables: Yssub!

— Qu'est-ce?

— Une usine spatiale spécialisée dans les réacteurs hyperspatiaux. Elle tourne autour d'une planète arsenal, dans le système de Nirom. Il faut montrer patte blanche avant de s'y présenter.

— Soit. Je commencerai par là.

Chapitre 2

Le temps d'emballer mes petites affaires, d'annoncer mon départ à la tour du spatioport et je m'envolais à bord de mon aviso personnel en direction d'Yssub.

Mon arrivée sur place fut délicate en ce sens qu'il me fallut des réserves incroyables de patience et de persuasion — ce que je possède en quantité plutôt limitée — pour convaincre les autorités de mon identité et obtenir la permission de m'arrimer à l'usine.

Celle-ci, à en juger par le dernier cri de ses installations, faisait des profits substantiels.

Le directeur me conduisit, à travers un dédale de couloirs impeccables de propreté, mais étroits, jusqu'à son bureau où nous pûmes laisser l'enfer bruyant de la production derrière nous et échanger enfin quelques paroles. Je lui expliquai ce que je voulais et lui montrai la signature hyperspatiale enregistrée par les instruments du spatioport de Trahjan. Après une brève recherche sur son ordinateur, il me sourit et fut à même de me fournir non seulement le numéro d'identification du réacteur, mais aussi le nom et les coordonnées du constructeur d'astronefs qui l'avait acheté.

Chapitre 3

Les chantiers aérospatiaux de Ludbok s'étendaient à perte de vue devant moi, en orbite autour de Tecfo.

Après avoir revêtu mon air menaçant et expédié quelques baffes persuasives, l'employé responsable des entrées informatiques me communiqua avec plaisir les renseignements que je cherchais. Je savais désormais sur quel navire avait été installé le réacteur hyperspatial et qui en avait été l'acquéreur.

Chapitre 4

J'étais sur Gueuhse depuis deux jours, à la recherche de la fille du ministre. Je n'étais pas passé inaperçu. Il faut dire que mon teint brun chocolat contrastait légèrement avec les visages blanc-cadavérique des indigènes. Je me promenais le long des rues étroites d'une petite cité moyenne-âgeuse, montrant à tous ceux que je rencontrais l'holo que m'avait faxée Broun. À chaque fois, des lèvres trop rouges se relevaient sur des canines trop longues et on me répondait avec une lueur de convoitise dans le regard qu'on n'avait pas vu cette jeune et appétissante personne. Je reprenais alors ma quête, me rapprochant du découragement.

J'avais bien retrouvé, au spatioport, le yacht qui avait enlevé la fille, mais aucune trace de ses occupants. Même ma visite au propriétaire de l'engin, un comte, ne m'avait rien apporté, sinon un frisson dans le dos. Macabre, le type. Lugubre, son cottage! Il prétendait s'être fait voler le yacht deux mois auparavant, ce que confirmait la plainte qu'il avait dressée aux autorités policières de l'endroit.

De retour dans mon aviso, déprimé, je me voyais retourner bredouille auprès du ministre. Il ne serait pas ravi, assurément. Aussi bien dire tout de suite adieu à mon confort et m'engager dans l'exploration étrangère.

Il me restait une chance de retrouver la fille, et c'était de jeter un oeil approfondi dans la bicoque du propriétaire du yacht. Nouveau frisson.

Je me préparai en vue de ce projet insensé et, à la nuit tombée, quittai discrètement mon bord.

Le « cottage » du comte Ratula se révélait une véritable place-forte. Les hauts murs de béton armé furent difficiles à gravir. Surtout avec les gardes qui y faisaient les cent pas le long des parapets. Cet obstacle franchi, j'eus à déjouer les nombreuses caméras parsemées sur la propriété, et les chauves-souris-espions qui voltigeaient en poussant des cris aigus.

J'avais cinquante mètres à parcourir à découvert, jusqu'à cette trappe qui, selon le plan que je m'étais procuré, donnait dans les caves. Ce ne serait pas de la tarte, mais ça demeurerait faisable. De mon sac-à-dos, je sortis mon paralysant, que je pendis à ma ceinture, et mon bandeau. Ce

petit appareil aveuglait électroniquement toutes les caméras dans un rayon de dix mètres. Évidemment, on trouverait ça bizarre, dans le cottage, mais avec un peu de chance, on concluerait à une panne de système.

Relevant le capuchon de mon trench anti-radar, je m'élançai. Je courus de toute la vitesse de mes jambes entraînées et plongeai aux abords de la trappe. Je m'y glissai sans trop de mal et atterris trois mètres plus bas, dans une salle obscure. Juste le temps de m'étonner de la longueur de ma chute et je me reçus de façon impeccable. Je me relevai à demi et allumai ma lampe de poche.

Mmm, charmante, la bestiole, songeai-je, sarcastique, en regardant l'araignée grosse comme mon pouce qui, pendue à un fil, me dévisageait. Je demeurai immobile, frissonnant d'horreur. Aussi, m'éloignai-je tout doucement, à pas comptés. Un autre pas et...

— CRAAASH!

Une toile d'araignée pendait sur mon épaule alors que sa locataire dévalait furieusement le long de mon bras. Je me secouai avec vigueur et écrasai nerveusement du pied le ventre velu qui tentait de fuir.

Un bref tour d'horizon, un nouveau frisson. Je me jurai alors de changer de boulot à la première occasion.

Me forçant à respirer normalement, je refrénaï un tantinet ma répulsion et me mis à progresser, grimace au visage — espérant de tout coeur que chaque crispation de mes muscles faciaux instiguerait une sainte terreur aux bestioles —, vers ce qui m'apparut un corridor.

La première fois que mes mains gantées déchirèrent une toile, la peur remonta d'un cran. Une autre toile, un autre cran. Jusqu'à ce que je sente les pattes poilues grimper le long de mes jambes. Alors, je ne pus me contenir plus longtemps. Bras devant le visage en écran protecteur, je fonçai tête baissée, un cri refoulé dans ma gorge.

Mon arrivée dans le corridor s'accompagna d'un grésillement caractéristique: un champ stérilisateur. Toutes les saletés que je traînais sur moi avaient disparu en un éclair bleuâtre. J'accueillis la chose avec soulagement. Plus d'araignées... J'étais à nouveau prêt à chercher des pustules aux pires mécréants, aux plus étranges créatures, mais de grâce! plus d'araignées!

Les parois métalliques immaculées me réjouirent le coeur. Enfin, un endroit décent! Bandeau toujours enclenché, paralysant au poing, je m'y aventurai résolument. Une première porte s'ouvrit sur ma gauche à mon approche. Des fioles sur une table: un laboratoire. La suivante, à droite, contenait des caissons dans lesquels j'aurais pu prendre place avec un

certain confort. Je m'approchai du premier et l'ouvris d'une pression sur un bouton. Une sorte de lit, en toute vraisemblance. Vide, heureusement.

Je vérifiai les autres, au cas où la fille ministérielle y aurait été séquestrée, mais tous avaient été désertés.

— Fallait s'y attendre. Trop facile... , murmurai-je.

La troisième porte s'ouvrit sur une salle d'examen conventionnelle. Et sur la table, ma fille ministérielle!

— Ah ben, ça alors!

En pénétrant dans la pièce, un éclairage tamisé s'alluma. Brève hésitation de surprise. Il ne s'était rien passé de semblable dans les pièces précédentes. Fort de ce nouveau fait, j'éteignis ma lampe et la laissai glisser distraitement dans ma poche de trench. La fille ministérielle était nue. Étendue sur le dos, sanglée, elle paraissait dormir. Puis, je notai sa pâleur et m'inquiétai.

Je m'avançai. Au moment de prendre son pouls, je remarquai deux minuscules plaies dans son cou. Je m'en étonnai, mais n'eut pas le temps de m'y attarder. La fille avait ouvert les yeux et me dévisageait avec terreur.

— Non, gémit-elle faiblement.

J'eus alors l'impression d'une présence derrière moi. Je me retournai, lentement. Un type, en djellaba fleurie, me dévisageait.

— Très mauvais choix de garde-robe, ne pus-je m'empêcher de remarquer en détaillant l'accoutrement.

— Question de goût, mon cher.

Le Gueuhsois avait un drôle d'accent. On aurait dit le majordome « anglais » — Sol seul sait ce que ça veut dire! — d'une de ces séries 2D antédiluviennes. Vraiment un étrange personnage dont les yeux jaunes — j'ai toujours été physionomiste — et, surtout, le radiant qu'il braquait sur moi, ne me disaient rien qui vaille.

D'un geste éloquent, il me fit me débarrasser de mon arme.

— Je m'interroge, reprit-il. Que faites-vous ici?

— Du tourisme? On m'a dit beaucoup de bien de vos caves, mon cher comte. On y meurt avec raffinement, paraît-il.

J'inventais à mesure, mais cela parut plaire à notre hôte, à en juger par son éclat de rire grinçant.

— Je vois que vous vous intéressez à ma charmante invitée, reprit-il après s'être calmé, monsieur...

— Oh, vous pouvez m'appeler Less, fis-je, bon vivant.

Tant que nous discuterions, il ne songerait pas à faire joujou avec son feu. Un radiant, ça vous pulvérisait vite fait. Aucune poésie à mourir de cette façon.

— Mon cher, jamais je n'oserais user de votre prénom. Ça crée des liens, ce genre d'usages, et c'est mauvais pour ma digestion.

— Pourtant, il faudra bien vous en contenter, mon cher et illustre comte Racula.

« Illustre », c'était pousser un peu fort. Mais j'espérais que la vile flatte-rie l'inciterait à baisser sa garde.

Au bout d'un moment de conversation civilisée — dans laquelle il me mentionna la rareté des visites qu'il recevait; la nécessité pour sa santé d'adopter un régime à base d'hémoglobine de qualité A; la difficulté, en cette époque dépravée, de s'en procurer —, mon souhait se réalisa. Aussitôt, je m'élançai et d'une savate oranaise fit rebondir le radiant à l'autre bout de la pièce. Le comte se jeta sur moi. Son visage vint très près du mien. Tellement que je crus, un moment, qu'il voulait m'embrasser. Les canines qu'il révéla m'amènèrent à penser que je ne raffolerais probablement pas de ce genre de baiser. Aussi, je repoussai violemment mon prétendant.

Lorsqu'il chargea à nouveau, il fut accueilli par mon poing ganté. Dans une grimace de douleur, il cracha une canine.

— C'est ça que d'avoir les dents trop longues, lui lançai-je, impitoyable.

Je m'attendais à un nouveau round, mais mon adversaire s'écroula dans un coin en gémissant, une main sur la bouche. Étrange. Au bout d'un moment, je le jugeai inoffensif et m'en détournai. Je récupérai son radiant et mon paralysant. Puis, m'avançai vers la prisonnière.

— Mademoiselle, je suis là pour vous délivrer. C'est votre père qui m'envoie.

Sur la table, la jeune femme grelottait. Je retirai les sangles et l'aidai à se remettre sur pieds. Elle me repoussa doucement et couvrit sa nudité de son mieux.

Avant de sortir d'ici, il fallait résoudre ce problème. J'allai vers le comte.

— Désolé, mon vieux. Ce n'est pas que j'aie une dent contre vous, lui dis-je, le plus sérieux du monde, mais vous conviendrez qu'il serait indécent de faire traverser la ville à la p'tite demoiselle dans sa présente tenue.

Et je lui retirai sa djellaba que je remis à la fille.

— De toute façon, ce sera plus seyant sur elle que sur vous.

Elle enfila vivement le vêtement et je l'entraînai à ma suite. Dans le corridor, je lui demandai son nom pendant que j'enclenchais le verrouillage de la salle d'examen. Le comte n'était pas près de sortir de là.

— Tnarishallura, me souffla-t-elle, toujours grelottante. Mais tout le monde m'appelle Tna.

— D'accord, Tna. Je vais nous sortir d'ici.

Je tournai résolument le dos à l'ancre arachnéen. Je ne savais pas où cela nous mènerait, mais il était hors de question que je retourne par où j'étais venu!

Nous avions à peine quitté les caves qu'une alarme se déclencha. Le comte, vraisemblablement, s'était fait une raison de sa dent perdue, et estimait avoir des comptes à nous rendre. Je pressai le pas. Pas facile avec Tna qui, affaiblie par les prélèvements sanguins successifs, avait toutes les peines à suivre. Je devais la soutenir.

Des pas, devant nous, nous forcèrent à nous réfugier dans la première pièce rencontrée. Une buanderie.

— Chut, soufflai-je à Tna.

Appuyé contre la porte, j'écoutai le martèlement rapide défilé de l'autre côté. Bon. Voilà qui coupait notre retraite! Impossible désormais de nous faufiler jusqu'à la porte principale! L'alarme agirait sur les gardes comme un coup de pied dans un nid de frelons, et les couloirs fourmilleraient de ces bestioles armées jusqu'aux antennes. Pas le choix, il fallait trouver une autre issue.

Je me tournai vers Tna, absorbé.

— Il faut se hâter, lui dis-je sans vraiment me rendre compte que je parlais à voix haute. Déjà, le jour se pointe.

Le jour se pointait? LA FENÊTRE! Mais oui! Le jour se pointait! Je le voyais bien par la fenêtre étroite qui s'ouvrait au haut du mur donnant à l'est.

— C'est notre unique chance!

— Quoi?

— La fenêtre, notre issue de secours! Allez, venez!

Juché sur une malle à linge, je parvins, au bout de cinq ou six minutes, à dénicher le mécanisme d'ouverture de la fenêtre. Déjà, je grimpais à l'extérieur et, prudemment, vérifiais les alentours. La voie était libre. J'aidai Tna à me rejoindre. L'abritant de mon trench, je l'entraînai vers le mur d'enceinte. Notre allure n'aurait pas fait honte aux marathoniens professionnels. Le grand air semblait redonner de la vigueur à ma compagne. Aussi, avions-nous sauté le mur avant que je ne perçoive des ordres hurlés de l'autre côté.

La traversée des rues étroites et presque désertes de la petite ville se fit sans mauvaise rencontre. Cependant, derrière nous, nos poursuivants gagnaient sensiblement du terrain. Tna, la première ivresse de la liberté

passée, s'épuisait rapidement et il me fallait pratiquement la porter par moment. À la longue, je fatiguais aussi. En jetant un regard dans mon dos et en apercevant les silhouettes noires au bout de la ruelle, je doutai que nous ne parvenions jamais à échapper à nos poursuivants. Heureusement, peu après, je vis apparaître le spatioport.

Des projectiles se mirent à tomber autour de nous au moment où nous nous réfugiions dans mon aviso. Je laissai ma compagne dans mes quartiers et, sans plus m'en occuper, me précipitai vers la cabine de pilotage. À peine assis, j'enclenchai les moteurs. Pas question de demander quelque autorisation que ce fut à la tour du spatioport.

— Contact! murmurai-je pour moi-même, alors que je percevais les taquetacs des projectiles contre la coque de mon petit vaisseau.

À la vue de mon décollage, mon professeur de vol m'aurait traité d'andouille, assurément. Mais je n'avais pas le temps de faire dans le raffinement. Je savais qu'une fois hors de portée des armes au sol, nous serions en sécurité; Gueuhse ne possédait pas de flotte spatiale.

Chapitre 5

Rasoir à triple lames acérées en main, je terminais de me raser. Malgré toutes les babioles qui ajoutaient à mon confort sur Trahjan, j'aimais m'occuper moi-même de mon rasage quotidien. Je m'adressai un grand sourire satisfait, après la grimace engendrée par l'application de la lotion après-rasage. Voilà, voilà! J'étais mignon tout plein pour mon souper chez le ministre des finances. En effet, celui-ci m'avait invité pour me remercier de lui avoir ramené sa fefille chérie saine et sauve. J'en étais fort aise. J'aurais plaisir à revoir Tna. Elle était un peu jeune pour moi, mais tout de même rudement agréable à regarder.

J'arrivai à l'heure, le ministre m'accueillit en personne, et me fit passer au salon où, après m'avoir exprimé une fois de plus sa gratitude, il m'entretint de propos vides de sens. Heureusement, Tna était dans la pièce. Je pouvais ainsi ne pas écouter un traître mot du paternel et concentrer toute mon attention sur un véritable sujet d'intérêt.

Le repas me parut gastronomique, même pour Trahjan. Je mangeai avec appétit jusqu'à ce qu'une phrase du ministre vint finalement me distraire.

— J'espère que vous me pardonneriez, disait-il, mais lorsque Yéhead m'a dit qu'il vous avait chargé de ramener ma fille, je n'ai pu m'empêcher de faire mener une petite enquête sur vous.

— Sur moi? fis-je, incrédule.

— Sur vous, confirma-t-il en me décochant un sourire qui me rendit mal à l'aise. Et j'ai découvert, M. Strade, que vous n'aviez pas payé vos impôts depuis que vous séjournez sur Trahjan.

Voilà un détail que j'avais négligé toute ma vie, me disant que le service me couvrirait en cas de pépin. Je grimaçai, ne sachant trop que faire d'autre pendant que mon hôte poursuivait:

— Je me suis donc permis de faire évaluer par mes services la somme que vous nous devez.

Il me remit un formulaire électronique dûment rempli que je saisis de mauvaise grâce. J'hésitai avant de baissé les yeux sur le document. Avec

raison, dois-je ajouter, car, en apercevant le montant auréolé de rouge qui scintillait avec impertinence, je me sentis mal. Soudain, tout le repas déjà avalé voulut remonté. D'un effort de volonté, je le maintins à sa place, mais je ne pus retenir mon cri de protestation:

— Mais vous voulez me saigner à blanc!

Le ministre se contenta de me sourire voracement à nouveau en me tapotant gentiment la main.

Partie 2

Le Créateur de mondes

Chapitre 6

Je commençais à me demander si j'étais fait pour les congés. Je m'ennuyais. Lorsque l'on mettait tous ses espoirs de divertissement dans l'holoviseur, on se trouvait fort dépourvu quand la panne fut venue. Et comme mon système d'holovision super-sophistiqué fréquentait la panne assidûment... et que le réparateur du coin n'était jamais disponible avant des semaines, le choix d'un autre loisir semblait s'imposer de lui-même. Pourtant, j'hésitais.

Une petite amie? Oui, j'y avais songé. Il y avait eu la fille du ministre des finances... Jolie, charmante, attrayante... jusqu'à ce que son père me présente la note: l'arriéré cumulatif de mes impôts. Un beurrée! Distraction funeste.

Par la suite, ne m'avouant pas vaincu, j'avais loué une compagne. Top model, garanti plutôt trois fois qu'une — je ne l'aurais pas prise à moins, vu les *bugs* des précédents modèles qui avaient coûté une amputation embarrassante à un certain nombre de clients. Elle présentait la parfaite illusion de la vie. Chaude au toucher, frémissante sous les caresses, attentionnée, vive d'esprit... Parfaite illusion. Trop parfaite?

Au bout de deux jours, elle avait pris ma demeure en main, désactivé Gérard, mon majordome, et refusait obstinément de me laisser quitter la chambre. J'avais dû lutter serré et mettre à profit toutes mes techniques de combat d'agent spécial pour regagner ma liberté. L'amour, c'était bien beau, mais il y avait des limites. Bref, en pleine session romantique, après une contorsion particulièrement douloureuse, j'avais réussi à la désactiver. Un coup d'holophone et on était venu m'en débarrasser avec, sous le bras, un autre modèle qu'on disait parfait pour moi: un grand type blond aux yeux bleus. J'avais répondu non merci et foutu le représentant à la porte.

— Monsieur, un appel pour vous.

Je levai les yeux, m'extrayant de mes pensées comme une mouche de la mélasse. Gérard, toujours digne, se tenait près de moi.

— Passe-le-moi, tu veux?

— Oui, monsieur.

De son abdomen jaillit un faisceau lumineux et un petit hologramme de 10 cm de Broun Yéhead, mon patron, se matérialisa devant moi.

— Désolé de te déranger encore une fois pendant ton congé, Less.

— Bah! C'est fait pour ça, les congés, au fond.

Pas le goût de jouer à l'offusqué, aujourd'hui. Broun s'en rendit compte, de toute évidence, et cessa aussitôt la charade pour en venir au fait.

— Une urgence, mon vieux.

— J'imagine, sinon tu ne m'aurais pas holophoné. De quoi s'agit-il?

— L'affaire Aanil le Sybus vient de mal tourner.

— Aanil le Sybus... Mmm...

Mon regard dut refléter le vide total parce que le visage de Broun se para soudain d'un petit sourire narquois.

— Encore une panne d'holoviseur?

— Ouais.

— La nouvelle est sur toutes les chaînes d'information.

— Ça me fait une belle jambe! Alors, tu me mets au courant, ou bien je retourne à mes tulipes?

Tiens, l'horticulture, ce n'était peut-être pas si bête comme passe-temps. Les tulipes, ça ne vous séquestre pas chez vous. Le seul hic emmerdant, c'était le fumier à répandre deux fois par an.

— Les services standards se chargeaient du cas, jusqu'ici. Mais puisque tu sembles complètement dans les vapes, je récapitule. Le Sybus est un créateur de mondes. Tu sais ce qu'est un créateur de mondes, tout de même!

Je me grugeai un moment l'intérieur de la bouche; ça m'aidait à réfléchir.

— Ce n'est pas un type qui maîtrise parfaitement le verbe, par hasard? Il me semble que...

— Une sorte de mystique, oui, une espèce de maître qui sévit sur un plan plus subtil. Aanil le Sybus fait naître ses créations dans la région de Suxene pour l'étendre ensuite à tout l'univers.

— C'est un des grands, quoi!

— Dans son genre, oui.

— Et en quoi tout ça me concerne?

Broun baissa le front, visiblement mal à l'aise.

— Il a disparu.

— Kidnapping? Fugue?

— Non, mon vieux. Il a été avalé par une de ses créations.

- QUOI?
- Comme je te le dis. Il faut le retrouver, Less! C'est impératif!
- Oui, je comprends, c'est important un créateur de mondes, mais...
- Ce n'est pas ça! Lui seul peut empêcher son monde d'avaler notre univers!

Chapitre 7

Particulier, comme mission. On ne s'aventurait pas tous les jours dans les plans subtils. La préparation se devait d'être minutieuse, voire prudente. Avec l'aide du service de l'approvisionnement, j'avais équipé au mieux mon aviso personnel. En cas de pépin, eh bien, il resterait la chance...

Plutôt à l'étroit. Le générateur d'excitation moléculaire était encombrant. J'avais tout juste accès à mon siège de pilote.

Je réglai les derniers détails avec la tour de l'astroport de Trahjan. J'obtins l'autorisation du départ et constatai aussitôt que l'appareil, surchargé, se traînait dès le décollage. Je me demandai alors ce qui allait survenir au moment de passer dans les plans subtils... Y parviendrais-je seulement?

Chapitre 8

Suxene. Secteur galactique des plus calmes habituellement, mais fourmillant d'avisos de la police et de nombreux curieux là où la particularité cosmique s'ouvrait sur notre univers. Le « cordon » de la police s'était resserré depuis que l'*Albert*, un navire scientifique, s'était aventuré trop près du phénomène et avait été avalé. Il n'avait laissé aucune trace!

La présence policière était une heureuse initiative si l'on prenait en compte que l'attraction du phénomène était trompeuse. Les détecteurs de masse ne la laissait pas deviner une seconde. Mais il y avait plus grave encore. Beaucoup plus grave!

Suxene était une région habitée. Une région active, avec ses commerces, ses touristes, ses bases-satellites, ses colonies terraformées... La panique fut totale lorsqu'on apprit l'apparition du phénomène. En cours de route, je m'étais interrogé sur l'identité de l'imbécile qui avait rendu la chose publique. Mais, sur place, je m'apercevais qu'on ne pouvait cacher un phénomène pareil. Lorsqu'il manquait, soudain, une grande pièce d'espace, lorsque disparaissait brusquement une base-satellite, lorsque se voyait menacé tout un système solaire, par une sorte de grande tache grisâtre aux contours imprécis, la moindre possibilité de dissimulation devenait illusoire. Ainsi, la police de secteur voyait à l'évacuation de la région, minimisant au possible les incidents dus à la panique.

Au moment d'agir, j'hésitai. Dans quelle barcasse m'étais-je encore fourré? Puis je m'encourageai. Ça ne pourrait être pire que les araignées du comte Ratula.

D'une caresse du doigt, j'enclenchai le générateur d'excitation moléculaire. Il ronronna près de moi, répandant une douce vibration à toute la cabine. Me hasarder dans le phénomène sans le GEM m'aurait condamner à coup sûr. Certes, l'attraction phénoménale m'aurait hâler dans le piège — et je m'en serais probablement tiré vivant, malgré la brusque élévation de ma vibration moléculaire corporelle —, mais je n'aurais plus jamais eu la possibilité d'en revenir.

Je vérifiai encore une fois la position exacte du phénomène et son taux de croissance. Au retour, il me faudrait prévoir une marge prudente pour m'assurer d'être nettement hors de sa zone d'influence. Une ré-émergence dans cette zone, GEM coupé, me condamnerait.

Trois senseurs, fouillant le phénomène, couplés au GEM par l'ordinateur de bord, accomplissait la mise en phase. L'effet était parfaitement perceptible, ne fut-ce que par le ronronnement du générateur qui passait dans l'aigu.

Soudain, l'air me manqua. Oreilles douloureuses. Nausées. Juste le temps de faire pivoter ma banquette pour épargner ma console de commandes. L'impression d'être arraché à moi-même.

C'était terminé. Plus de douleur. Juste un arrière-goût dans la bouche et les muscles de mon corps complètement épuisés, comme si j'avais tenté de retenir une comète à la force des poignets. Un effort. Un grognement rauque. Crash! J'avais dû hurler un sacré coup pour avoir les cordes vocales ainsi toutes effilochées. Position à peu près assise. Pous-sée pénible du bout du pied pour ramener mon siège devant la console. Coup d'oeil. L'incident n'avait duré qu'une fraction de seconde. Probablement au moment critique où le GEM s'était approché de la mise en phase. Séquence surprise désagréable.

Quelques forces me revenant dans les bras, j'enclenchai un petit coup de propulseur qui m'amena dans la zone d'influence du phénomène. Hors du phénomène, les différentes caméras de l'avisos ne montrèrent plus que le vide. Pas le vide de l'espace, mais le vide grisâtre du phénomène.

Nouveau petit coup de propulseur. Réaction immédiate du détecteur de masses. Plusieurs planètes, ici... Plusieurs soleils, aussi. L'espace qu'ils occupaient était anormalement restreint. Selon les lois de la physique, tous ces astres n'auraient pas dû pouvoir tenir dans un tel espace. Ceci expliquait peut-être l'expansion du phénomène dans notre univers.

Un soleil fou qui se transformait en nova fut la première chose qui me sauta aux yeux. À éviter. Si le Sybus était sur la planète qui flambait, il était cuit... et nous aussi. Jusqu'où s'étendrait son univers, si nul ne pouvait l'arrêter? L'univers normal disparaîtrait-il dans celui du créateur de mondes?

— Oui, bon, mon petit Less, à toi de voir à ce que ça ne se produise pas.

Comment retrouver le créateur dans tout ce fatras? Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait autant de planètes habitables et habitées à l'intérieur du phénomène.

— Inutile de geindre. Comme disait ma mère: « Ce n'est pas ça qui te rendra blanc ». Elle avait bien raison, maman. Ma peau a toujours sa teinte de chocolat au lait. Au boulot!

Chapitre 9

J'avais de la chance! Après avoir observé une première planète pratiquement entièrement recouverte d'eau, portant une civilisation primitive, et n'y avoir pas trouvé la moindre trace du créateur; non plus que sur une deuxième, nettement plus peuplée que la première, gouvernée par une monarchie, mon identificateur génétique venait de réagir.

Drôle de monde, cette troisième planète. Sa population passait du stade le plus primitif au dernier échelon avant la conquête spatiale. Les premières analyses suggéraient qu'elle avait été victime, quelques cinq cents ans passés, d'un cataclysme provoqué de main d'homme. Pas parfaits, les mondes du créateur... Curieux... Mais le Sybus s'y trouvait! Nul doute à ce sujet. L'IDGEN ne se trompait jamais... À moins que le maître n'eut créé une copie parfaite de lui-même. Mais, ça m'étonnerait. Même le Sybus n'était pas assez fort pour cet exploit.

L'IDGEN me guida vers une île, au milieu d'un grand lac. Sur ses berges, deux peuplades primitives. Une troisième, tout aussi primitive, habitait l'île. À moi d'agir!

De nuit, je guidai mon aviso à peu de distance et me posai à l'écart. Le glisseur serait plus discret.

Vêtu de noir, j'accostai sur l'île, peu après, à distance respectable du village indigène. J'avançai prudemment, armé de l'IDGEN. Il y avait une bouche d'air chaud, tout près. Climatisation. La source était en sous-sol. Il y avait sûrement moyen de... Oui, voilà! Un mécanisme! Une sorte d'ascenseur, aurait-on dit...

D'un bon côté, j'évitai le pire. Le truc s'était mis en marche. Guère le temps de me planquer car, debout devant moi, arme au poing, un homme, un blanc, bâti comme un mur de briques, me dévisageait. Son collier de barbe lui donnait un air autoritaire. Aucun doute, c'était le Sybus! Et il n'était pas content.

— Que venez-vous faire ici?

Un instant décontenancé — j'avais cru qu'il serait heureux de rencontrer son sauveur —, je me parai finalement de mon sourire le plus charmeur et changeai de tactique.

— Du calme, Maître le Sybus. Nous avons besoin de vous.

— Au diable! lança-t-il d'un geste large du bras tenant l'arme. Un créateur de mondes n'a-t-il plus le droit de prendre quelques vacances?!

Des vacances??? Pas étonnant qu'il fut furibond, le maître! Je plaidai.

— Mais, Maître, votre univers est en train de gober la quatrième dimension!

— Que me chantez-vous là! gronda-t-il.

De toute évidence, il n'était pas au courant. Je me fis implorant, bras ouverts.

— Maître, vous seul pouvez sauver l'univers! Vos multiples créations créent un phénomène qui avale toute la matière, ne laissant qu'une zone grisâtre dans l'univers normal. Il faut revenir avec moi.

— Bougre! Pas moyen d'avoir la paix!... Alors, soit! Je vous accompagne. Mais si vous m'avez conté des bobards, vous me le paierez.

Pas de doute, il était sincère. Déglutition quelque peu pénible de ma part. Ses bras en troncs d'arbre ne me donnait par particulièrement envie qu'il me serre de trop près.

Il m'accompagna dans mon aviso et nous décollâmes. Après un moment, le maître grogna. Il s'impatientait et ça me rendit nerveux. Heureusement, l'apparition soudaine, sur mes écrans, de la base-satellite de Suxene, qui avait été avalé par le phénomène, le convainquit de ma bonne foi. Mais il ne put retenir un long soupir de regret au moment où nous nous préparions à quitter son univers.

Je fixai le point d'émergence suffisamment loin de la zone d'influence du phénomène pour être certain que nous ne courions aucun risque. Le créateur me remit alors une dragée, m'expliquant qu'elle m'éviterait la sensation désagréable du déphasage. Remerciements sincères de ma part. J'appréhendais ce moment.

L'accueil de la police de secteur s'avéra... euh... enthousiaste. Deux longues heures et bon nombre de communications officielles avec les autorités, dont Broun Yéhead, suffirent, finalement, à les convaincre de notre identité. Ce dernier obstacle franchi, le Sybus vit à ce que tout rede-vint normal.

Au moment de rentrer, je regardai une dernière fois l'endroit où s'était trouvé le phénomène et ajoutai mon soupir de soulagement à celui des gens de Suxene en me demandant si, la prochaine fois qu'un créateur de

mondes aurait soif de vacances, nous aurions autant d'ennuis... ou autant de chance.

Partie 3

La Brèche temporelle

Chapitre 10

Quoi de plus emmerdant qu'un congé, même s'il était grassement payé! Surtout quand votre unique passe-temps, votre holoviseur, s'entêtait à fréquenter la panne. Privé de mon poste et ayant lamentablement échoué dans mes précédentes tentatives pour me désennuyer, j'avais décidé de réagir vigoureusement.

Jusqu'à ce matin, je possédais un charmant petit espace vert derrière chez moi. Ce soir, après une dure journée de labeur et de laboure à l'ancienne, il n'en restait qu'une surface raboteuse et brune. Appuyé au manche de ma bêche, le torse dégoulinant de sueur, je contemplais mon oeuvre d'un oeil dubitatif; je n'avais pas tout à fait prévu l'aspect complètement désolé du résultat. J'en regrettais presque de m'être lancé dans l'horticulture. Crash! D'autant que je n'étais pas très certain de la suite des opérations! Oh, bien sûr, je m'étais procuré cinquante kilos de graines de toutes sortes, du pétunia au chêne d'Yranci, mais je me rendais soudain compte qu'on ne s'improvisait pas aussi facilement horticulteur.

— Monsieur?

Je tournai lentement la tête vers mon majordome en livrée. Il laissait de profondes empruntes dans mon champ fraîchement labouré, mais j'étais trop harassé pour l'enguirlander.

— Un appel, Monsieur.

— Laisse-moi deviner, Gérard. C'est Broun Yéhead, n'est-ce pas?

— Comment le savez-vous?

Je me contentai de sourire. Broun, mon patron, faisait chaque fois appel à moi, en cas d'urgence. Et comme toutes les urgences paraissaient surgir lors de mes congés, je m'attendais à le voir venir en bousculer la monotonie.

— Passe-le-moi, tu veux?

Du torse de mon majordome, sortit un petit hologramme de mon patron.

— Désolé de te déranger, Less, mais...

Il interrompit son habituelle entrée en matière pour regarder l'état de ma pelouse.

— Tu peux m'expliquer ce que tu fais? demanda-t-il.

— De l'horticulture, mon vieux.

L'étonnement se peignit sur le visage de mon patron.

— Laisse-moi deviner: ton holoviseur est de nouveau en panne.

— Évidemment! Tu as déjà connu mon holo autrement qu'en panne? Cela dit, tu as une mission pour moi, ou tu es là pour regarder pousser mes fleurs? Que je n'ai pas encore semées, par ailleurs...

— Bon, bon, je te mets au fait, puisque, sans ton holoviseur, tu n'es, bien entendu, au courant de rien. L'Agence a reçu une sérieuse mise en garde par CSF, commença Broun.

— Par CSF? m'étonnais-je.

Le CSF, abréviation de « Courrier SurFractionné », était un mode de codage qui datait de quelques années et qui n'était plus guère utilisé de nos jours, sauf dans certains secteurs reculés.

— Oui, je sais, plutôt surprenant. Il y avait bien sept ou huit ans que je n'en avais plus vu. Envoyé par le maire d'une planète de la périphérie, Gaimine, le message nous avertit qu'un illuminé s'apprêterait à provoquer une brèche temporelle!

— Non!

— Si! Tu te rends compte?

— Mais il est complètement malade, ce type! Il risque de bousiller complètement l'univers! Tes limiers l'ont arrêté, j'espère.

Broun fit quelques ronds de pied pour marquer son malaise.

— C'est là le problème, Less.

— Quoi! Ils ne l'ont pas arrêté!

— Ils ne l'ont même pas trouvé, mon vieux! C'est pourquoi je fais appel à toi.

— Bon, d'accord. À plus tard mes pétunias. Tu as au moins un début de piste à me fournir, n'est-ce pas?

— Bien sûr! Le type se fait appeler le Déheff.

— Déheff? Drôle de nom!

— Sans doute un nom de code.

— Quoi d'autre?

— Un lieu de rendez-vous: la croix de Carfax!

— C'est tout?

— Oui, malheureusement.

C'était peu, mais tout de même mieux que rien. Je promis de tenir mon patron au courant de l'évolution de mon enquête et mis fin à notre conversation.

Après une véritable douche — conscient qu'à bord de mon aviso je n'aurais droit qu'aux douches soniques —, je pris congé de Gérard et gagnai l'astroport.

Chapitre 11

La planète Carfax défiait l'esprit cartésien. Nombreux les phénomènes qui restaient inexplicables, sur ce sol sans cesse assombri d'un voile de nuages, où l'ensemble de la population, à divers degrés, s'adonnait à la magie. Les sorciers et sorcières foisonnaient dans les pages jaunes de l'annuaire holophonique.

La croix de Carfax étant mondialement connue, je n'avais eu aucun mal à m'en faire indiquer l'emplacement. Le dénuement du site me surprit, toutefois. Sur une colline au dos voûté, une simple croix de bois, sans dorure, sans extravagance. Au pied, assis en tailleur sur une pierre, le Sage de la croix, pipe au bec, plume à la main, souriait dans sa barbe, les yeux fermés. On disait que ses visions étaient extraordinaires. Je me demandais à quoi il pouvait bien rêver en ce moment, pour que ce rêve éveillé fasse naître chez lui un tel sourire.

Je posai mon sac, dans lequel je trimbalais partout quelques objets propres à mon statut d'agent spécial, m'installai le plus confortablement possible et attendit la suite des événements. Je n'étais pas seul; les deux agents postés par Broun tenaient aussi sous surveillance la croix de Carfax. Nous étions convenus d'agir de concert.

Une vingtaine de minutes standards après mon arrivées sur les lieux, un curieux phénomène se produisit. Avec une vitesse étonnante, des nuages de plus en plus noirs s'amassèrent au-dessus de la croix de Carfax et, dans un roulement de tonnerre qui me laissa pantois, un homme, grand, mince, partiellement chauve, se matérialisa soudain devant le barbu, qui ne broncha pas d'un poil.

Je pigeai mon appareil dans mon sac et pris une holographie du nouvel arrivant.

Sa voix roula comme le tonnerre sur lequel il avait semblé voyager. Il demanda:

— Ô Sage, j'arrive à mon but, je le sens. Révèle-moi les derniers éléments de la création de la brèche temporelle.

Le Déheff! Aucun doute possible!

— Mon fils, répondit le Sage, sans même bouger les lèvres, sache que ta tâche demandera constamment une énergie nouvelle. Sans cesse les éléments divergent, diffèrent, s'agencent autrement. Chaque nouvelle brèche devra faire l'objet d'un renouveau constant, d'un recommencement.

J'en avais suffisamment entendu. Je donnai le signal de l'attaque à mes deux collègues et entrepris de grimper à toute allure la pente de la colline.

À mi-chemin, j'heurtai violemment un obstacle invisible qui me renvoya rouler d'où je venais. *Crash! Un champ de force!* songeai-je quand j'eus quelque peu repris mes esprits.

Là-haut, le Déheff ne paraissait pas s'être aperçu de notre tentative avortée; il poursuivait son entretien avec le Sage de la croix.

Je ne perdis pas un instant. Agrippant mon sac, je remontai, prudemment cette fois, jusqu'à l'endroit où se dressait le champ de force qui protégeait le sommet de la colline. Je sortis mon perce-murailles, ce petit appareil sur trépied, gros comme une orange, qui annulait sur une surface réduite l'effet d'un champ magnétique. L'ouverture ainsi créée, d'une quarantaine de centimètres, me permit de traverser la paroi invisible. Je me hâtais, sentant confusément que l'entretien entre le Sage et Déheff s'achevait.

J'aperçus mes deux collègues qui, après avoir, à leur tour, vaincu le champ de force, fondaient aussi vers le sommet. Puis, le Sage fit un bref geste de la main et je me retrouvai figé en plein mouvement. Je ne l'avais pourtant pas vu faire usage d'un paralysant... Mes deux collègues se trouvaient dans le même état, constatai-je du coin de l'oeil.

Puis, le Déheff disparut comme il était venu et, de nouveau, je fus libre de mes mouvements. Furieux, j'avançai à grands pas vers le Sage qui, les yeux fermés, me « regarda » venir avec un sourire. Mes deux collègues avaient également été libérés et me rejoignirent rapidement, l'humeur tout aussi belliqueuse.

— Espèce de vieux fou! m'exclamai-je, oubliant toute considération due à un Sage. Pourquoi l'avez-vous laissé partir? Il s'apprête à détruire l'univers, avec ses brèches temporelles!

Le Sage ne broncha pas, mes insultes coulant sur lui comme un jet radiant sur un champ de force.

Exaspéré, je lançai:

— Comment vais-je le retrouver, maintenant?

À ma grande surprise, le Sage sortit de son mutisme.

— Empare-toi du serre-mine, là où s'ouvre la porte mystérieuse, dit-il. Il te permettra de parler à Jokanaan, l'incarnation de la persistance de la mémoire de l'Amnésique. Prends garde au coup de tête!

Qu'est-ce qu'il racontait? Je ne comprenais rien à son délire. Malgré tout, je décidai d'enregistrer ses propos. Au pire, cela me coûterait un peu d'espace mémoriel.

Le Sage poursuivit:

— Emprunte le passage de la cascadeuse, puis répond à l'appel des sirènes. Tu traverseras alors l'enfer mauve, la peur au ventre, jusqu'au but ultime: le monde de la Terre creuse, où l'oiseau de Marduk, sur son aile, t'emportera. Rongé par la paranoïa, tu voudras sauter. Abstiens-toi, reste de marbre; le sacrifice serait inutile. D'ailleurs, l'Oiseau sait ce qu'il fait. Sous l'oeil de Dieu, au fil des liaisons temporelles, il suit la trajectoire idéale jusqu'au Grand Conseil. Lui seul saura t'indiquer, pour des soleils froids, où trouver le créateur de temps tôt. Lui seul connaît la rime qui sauvera les enfants de l'espace.

Quel charabia! Le Sage de la croix me proposait un jeu de piste. Voilà tout ce que j'en retenais! Cela ne me plaisait guère, mais puisque c'était tout ce qu'on m'offrait, je ne voyais pas vraiment comment passer à côté, si je tenais moindrement à l'univers dans lequel nous vivions. Mais je comptais bien extraire tous les renseignements nécessaires du barbu. Des renseignements précis, pas une quelconque parabole.

— Où se trouve cette fameuse porte mystérieuse?

Le Sage me regarda de ses yeux fermés. Son sourire s'élargit dans sa barbe. *Mais c'est qu'il ne me répondra pas, l'oryctélope!* songeai-je, amer. Et, confirmant ma réflexion, il se contenta d'esquisser un petit geste. Un éclair frappa là où il se tenait.

Je mis quelques instants pour vaincre l'éblouissement dans lequel cet éclair m'avait plongé. Quand je fus à nouveau en mesure de distinguer quoi que ce fut, je découvris que le Sage avait disparu, qu'il s'était tout bonnement volatilisé.

Chapitre 12

À bord de mon aviso, j'avais quitté Carfax et regagné l'espace. J'étais sur le point de contacter Broun Yéhead, mon patron, quand le communicateur holographique se manifesta. Le visage soucieux de Broun apparut sur l'écran.

— Ça ne semble pas aller très fort, remarquai-je.

— Nous avons reçu un deuxième message en CSF.

— Du maire de Gaimine?

— Qui d'autre?

— Et que dit-il?

— Il m'annonce tout simplement que le Déheff se trouvera sous peu sur Llaiwim, une planète à vendre.

— Comment le sait-il? m'étonnai-je.

Broun fit un geste d'ignorance.

— Deux de mes limiers le cuisinent en ce moment même. Mais puisqu'il avait raison pour son apparition à la croix de Carfax...

Mes collègues avaient de toute évidence fait leur rapport.

— ... il est fort à parier que le Déheff sera bien sur Llaiwim. Je veux que tu t'y rendes, Less. Tu connais l'enjeu.

— L'écroulement de l'univers, oui, je sais. Tu as une location un peu plus précise? C'est grand, une planète.

— Non, malheureusement. Oh! J'oubliais! Prends garde aux sols à risques.

— Pardon?

— Les sols à risques. Ne me regarde pas comme ça, je ne sais pas plus que toi de quoi il en retourne. Je te rapporte ce qu'en dit le guide touristique, sans plus.

Devant mon air ahuri, mon patron ajouta:

— Ce sont les seules données dont nous disposons sur ce monde.

— Crash! Comment est-ce possible?

— Sans doute parce qu'il appartient à un particulier.

Chapitre 13

— Crash! Je tourne en rond et j'en ai marre! m'exclamai-je, arpentant l'espace restreint de mes quartiers à bord de mon aviso.

J'avais pris pied sur Llaiwim depuis trois jours et n'avais encore trouvé nulle trace du Déheff! J'en rageais. Quelle perte de temps, alors que le fou avait tout loisir de préparer la chute de l'univers!

Un signal sonore me sortit de mes sombres pensées. Une de mes taupes positroniques, que j'avais semées un peu partout sur la planète, venait au rapport. Elle avait découvert quelque chose qui avait titillé sa programmation.

Je gagnai mon poste de pilotage et enclenchai le localisateur. La petite bête artificielle se trouvait à une trentaine de kilomètres, hors de la ville de Cedul, dans une zone désertique. Un contact sur mon pupitre de commande alluma un écran qui me permit de regarder par les yeux de la taupe. Qu'avait-elle pu voir pour motiver son appel? La nuit régnait à l'endroit où elle se tenait. Tout paraissait calme dans ce décor de sable et de dunes.

À distance, je repassai les quelques minutes d'enregistrement mémoriel qui avaient précédées la communication de la petite bête. Trois sombres silhouettes se glissaient furtivement pour disparaître subitement derrière la dune la plus proche. La plus grande ressemblait étrangement à celle du Déheff. Voilà pourquoi la taupe avait appelé.

Je comparai l'image de l'enregistrement à celle qui me provenait des yeux de la taupe et me rendit compte qu'elle se tenait présentement au sommet de la dune qui avait servi de rempart aux silhouettes suspectes. Où étaient donc passées celles-ci? Elles n'avaient pourtant pas eu le temps matériel de s'évaporer sans laisser de trace.

Je trouvais cette disparition trop bizarre pour la laisser passer sans faire ma petite enquête. D'autant que, n'ayant rien de mieux à me mettre sous la dent, je ne pouvais ignorer la longue silhouette sans vérifier s'il s'agissait ou non du Déheff.

Chapitre 14

À bord d'un glisseur monoplace, je rejoignis la taupe, demeurée au sommet de la dune sur mon ordre. La nuit était maintenant avancée dans cet hémisphère de Llaiwim. Toutefois, ma vision nocturne enclenchée d'un coup de paupière, l'obscurité ambiante ne représentait en rien un obstacle. Pas plus que la taupe, pourtant, je ne vis trace des silhouettes.

Il me fallait en avoir le coeur net. Je m'engageai sur le versant de la dune, le dévalai sur quelques pas, et glissai maladroitement jusqu'en bas sur les fins grains de sable. Ce n'était certes pas la descente la plus gracieuse jamais exécutée. Heureusement, aucun témoin n'avait assisté à la scène.

Je repris mon exploration. Je n'espérais pas, cependant, trouver grand chose; le sol était trop meuble pour que s'y imprègnent des pas. Je parcourus une dizaine de mètres quand, soudain, le sol céda sous mon poids.

Une fraction de seconde, j'eus l'impression de demeurer suspendu dans le vide. Puis, ce fut la chute d'une cinquantaine de mètres, dans un boyau de plastométal semi-flexible.

En bas, j'exécutai un roulé-boulé exemplaire afin d'amortir ma chute. Bien inutilement d'ailleurs, puisqu'on avait disposé un large matelas d'air pour m'accueillir.

Je me redressai tant bien que mal sur le matelas, sans cesse en quête de mon équilibre, et observai l'endroit où j'avais atterri bien malgré moi. Il s'agissait d'une étroite caverne, dont le plafond devait s'élever à une dizaine de mètres au-dessus de ma tête. Malgré les quelques torches fumantes fichées dans les parois, il n'y avait personne en vue. Un couloir s'ouvrait sur ma gauche.

Un seul regard à l'angle que faisait le boyau de plastométal suffit à me convaincre que je ne pourrais pas remonter par là. J'empruntai donc l'unique issue praticable, espérant que je n'aurais pas à errer sous terre pendant des jours avant de trouver la sortie.

Au bout d'un kilomètre, le couloir faisait un coude avant de déboucher sur une cataracte souterraine. Grâce à ma vision nocturne, je repérai aussitôt l'homme, coiffé d'un bidule bizarre, qui paraissait sur le point de se jeter à l'eau.

Sans réfléchir, je me lançai vers le pauvre erre. En dix pas, j'étais sur lui et le plaquais au sol. Peu après, la gueule d'un fusil fouillait mes côtes et me forçait à me relever. Un groupe menaçant nous entourait. Une femme, une rousse, examina l'homme que j'avais sauvé du suicide.

— Comment va-t-il? lui demanda d'une voix forte celui qui me tenait en joue, un grand type mince, dont la silhouette me rappela celle du Déheff.

— Un peu secoué, mais rien de grave, répondit-elle sur le même ton, afin de couvrir le grondement de la cataracte.

— Pourquoi t'en être pris à l'Amnésique?

Cette question m'était adressée, de toute évidence.

— Vous vous trompez, répondis-je, m'astreignant au calme, tout en parlant suffisamment fort pour être entendu.

Le moindre geste brusque de ma part, le moindre signe de rébellion, mettrait le feu aux poudres. J'étais un très bon agent, tous en convenaient, mais pas au point d'affronter seul une meute armée et furibonde. Je poursuivis sans laisser à personne le loisir d'objecter.

— Je voulais seulement l'empêcher de se jeter à l'eau.

Le grand type, qui semblait être le chef de la bande, haussa un sourcil interrogateur. Puis il sembla saisir ce qu'impliquait ma réponse. Il m'observa avec mépris.

— Imbécile! Anaïl ne cherchait pas à se suicider! Il se reposait après la dure soirée qu'il a connue. Seul le chant de l'eau de la cataracte vide sa tête.

Vide sa tête? Qu'est-ce que c'était que cette histoire?

— Reste avec lui, Ulije.

La femme, qui aidait maintenant ma « victime » à se remettre sur pieds, fit un signe d'assentiment, alors que le grand type me signifiait, du canon de son arme, d'avancer. J'optempérai.

La cataracte se jetait dans une rivière souterraine que chevauchait une passerelle. À la file indienne, nous la franchîmes.

De l'autre côté, s'ouvrait un nouveau couloir qui nous mena dans une série de cavernes rapprochées, aménagées en logements. Des gens, hommes, femmes, enfants, vinrent à notre rencontre, grossir le groupe qui m'escortait. Nous étions suffisamment éloignés de la cataracte pour qu'il ne soit plus nécessaire de crier pour nous comprendre. Le chef du

groupe ordonna une halte dans une nef et me fit asseoir sur un des nombreux bancs de pierre.

Il me dévisagea. Puis, m'interrogea d'un ton plus affable que précédemment; sa colère paraissait tombée. Je lui répondis la vérité. J'étais un agent spécial à la recherche d'un dangereux criminel.

— Il n'y a pas de criminels parmi nous! rétorqua-t-il aussitôt. Nous sommes des résistants!

Cela, je l'avais deviné. Mais des résistants à quoi?

— Au projet du Tyran de vendre la planète, me répondit-il.

— Si un tyran vous gouverne, ne serait-il pas préférable que la planète passe entre d'autres mains? m'enquis-je.

Le grand type, qui se présenta finalement comme Jokanaan, esquissa un faible sourire.

— On le croirait, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas si simple. Depuis des générations, notre groupe possède les droits exclusifs d'exploitation des mines de naurium. Ce contrat date du temps de la découverte de la planète, il y a donc très longtemps. À l'époque, chaque membre du groupe des découvreurs reçut une part de Llaiwim, le capitaine, l'ancêtre du Tyran, s'en réservant vingt pour cent. Au cours des siècles, les pères du Tyran ont racheté, petit à petit, sournoisement, un certain nombre de parts. Aujourd'hui, le Tyran est majoritaire et a le pouvoir de vendre la planète.

— D'accord, mais quel est le rapport avec vos droits d'exploitation?

Jokanaan se passa la main dans le visage, comme pour en chasser la lassitude.

— En cas de vente de la planète, reprit-il, tous les droits sont révoqués, ou laissés au bon plaisir du nouveau propriétaire.

— Qui vous dit que le nouveau propriétaire ne renouvellerait pas vos droits?

— Le Tyran veut vendre à un consortium minier.

Dans ce cas, évidemment...

— Et toi, qui cherches-tu exactement? questionna Jokanaan, rompant ainsi le silence.

D'une poche, je sortis l'holographie que j'avais prise à la croix de Carfax et la lui remis.

La soudaine pâleur de mon interlocuteur me fit suspecter quelque chose.

— Vous le connaissez?

— C'est l'âme damnée du Tyran!

Chapitre 15

À la longue, je m'habituais à la puanteur qui régnait dans les égouts de la capitale de Llaiwim.

— Soyez doublement sur vos gardes, nous avertit Jokanaan. Nous approchons.

Quand j'avais appris que les Résistants préparaient une attaque du palais du Tyran, je m'étais aussitôt porté volontaire pour y participer. Un coup de tête que j'avais plus tard justifié en me convaincant que cette attaque représentait pour moi l'occasion idéale de mettre la main sur le Déheff.

Jusqu'à présent, pas une fois nous avons eu besoin de monter à la surface; par une issue camouflée, le réseau de cavernes des Résistants débouchait sur le réseau des égouts de la capitale. Nous portions tous un masque muni d'un filtre, dont je doutais de l'efficacité depuis le départ, tant la puanteur de l'endroit prenait à la gorge. Armes en bandoulière, nous avons dû d'abord progresser dans le cloaque même, jusqu'à ce que nous atteignions une des conduites principales où un étroit passage de quarante centimètres nous permettait d'avancer relativement au sec.

— Halte! commanda Jokanaan, le chef de l'expédition. Nous y sommes. Mettez vos lunettes.

Comme les quatorze autres membres de notre équipée, j'optempérai. Nous abordions la zone de sécurité, sous le palais du Tyran, et les lunettes spéciales nous permettraient de voir la toile de rayons infrarouges qui en protégeait le périmètre. En fait, je n'avais nul besoin de ces lunettes. Ma vision nocturne étant basée sur l'infrarouge, je distinguais parfaitement les traits lumineux sans ce gadget. Mais un agent ne brûlait pas ses atouts quand il pouvait faire autrement. Aussi utilisai-je les lunettes.

Dès lors, notre avance devint limacienne. À tour de rôle, nous devions enjammer un rayon lumineux. Puis nous glisser sous un autre. Parfois, quand il devenait impossible de passer sans couper le rayon, nous devions, dans une manoeuvre extrêmement délicate, tromper les senseurs

infrarouges à l'aide de miroirs de précision. Deux membres de notre expédition, ceux dotés de la main la plus sûre, réfléchissaient le faisceau à l'aide des miroirs, afin de donner l'impression aux senseurs de la continuité du trait lumineux. Les douze autres membres en profitaient pour défiler dans l'issue ainsi créée. Puis, deux autres prenaient la relève des deux premiers, le temps que ceux-ci passent à leur tour.

Un mauvais pressentiment me titillait depuis que nous avions abordé le périmètre de sécurité. Cette opération devenait beaucoup trop complexe. À mon avis, nous étions trop nombreux pour qu'elle ait la moindre chance de réussir. D'un moment à l'autre, la fatigue aidant, quelqu'un couperait un faisceau et...

Des sirènes assourdissantes, amplifiées par l'écho environnant, retentirent dans les conduites d'égout. Crash! Voilà ce que je redoutais!

Soudain, je perçus un bourdonnement qui s'enflait rapidement. Des radiants!

— À terre! Vite! hurlai-je.

Puis je suivis ma propre recommandation, plongeai tout au fond du cloaque et m'y tapis, sans perdre de temps à vérifier si on m'obéissait.

Les décharges énergétiques tonnèrent longtemps, me sembla-t-il. Puis, aussi soudainement qu'il avait commencé, le bourdonnement des armes radiantes se tut.

Je me propulsai en surface, ne laissant d'abord dépasser que mon visage, et respirai un bon coup. Je constatai alors que le réseau de rayons infrarouges n'avait pas été réactivé. C'était le moment ou jamais de traverser cette zone périlleuse et de se porter à l'assaut du palais.

Avec une énergie nouvelle, je voulus rameuter les Résistants, mais dus bien vite me rendre à l'évidence: j'étais l'unique survivant. Les corps de mes compagnons flottaient dans le cloaque maintenant teinté de rouge, percés par les traits des radiants, brûlés, sans vie.

J'allais m'éloigner quand une plainte attira mon attention. Crash! Il y avait un autre survivant à ce carnage? Un nouveau gémissement me mena près de la paroi moussue. Tout contre, se pletonnait l'Amnésique, avec son drôle de casque, les yeux fermés, une grimace de douleur sur le visage.

— Anaïl, ça va? demandai-je le plus doucement possible.

Il souleva les paupières et, dans ses yeux, je pus lire de la souffrance. Je l'aidai à se relever, puis l'examinai. Une brûlure balafrait son bras, à la hauteur du biceps.

— Attends-moi là.

Je récupérai mon sac à dos, en sortis la trousse de premiers soins et le soignai.

Cela fait, nous étions prêts à nous remettre en route. Mais pour où? Notre groupe avait été presque entièrement décimé. Ne valait-il pas mieux rebrousser chemin et chercher du renfort? Sans doute. Mais voilà, je n'en avais pas le temps. Pas avec un fou furieux comme le Déheff qui s'apprêtait à détruire l'univers avec sa brèche temporelle! Il fallait poursuivre coûte que coûte!

Je vérifiai l'état de mes armes: paralysant et radiant de poing, et découvris qu'ils avaient été rendus inutilisables par leur séjour prolongé dans le cloaque. Tant pis! Même sans armes, je devais arrêter le Déheff!

L'Amnésique et moi quittâmes les lieux du carnage.

Chapitre 16

Au moment de nous engager dans le puits qui nous conduirait dans les caves du palais du Tyran, je posai une main sur l'avant-bras de mon compagnon; j'avais cru percevoir un bruit étrange dans cet univers d'égouts, un sifflement aigu et lointain qui m'avait mis en alerte. Le son se rapprochait. Il provenait d'au-dessus de nous!

Levant la tête, je finis par distinguer un objet ovale qui descendait dans le puits. L'objet grossit rapidement, pour devenir une de ces plates-formes anti-gravs qu'utilisaient les gardes du Tyran; j'avais eu l'occasion d'en voir lors de mes premiers jours sur Llaiwim.

— Filons d'ici, soufflai-je à mon compagnon, en m'élançant vers les égouts.

Bien vite, cependant, je dus constater que l'Amnésique ne me suivait pas.

Si je dois en plus le porter, je ne m'en sortirai jamais, songeai-je.

Ayant fait volte-face, bien décidé à tirer Anaïl par les oreilles, je restai interdit. Debout, à l'endroit où je l'avais laissé, il croisait les bras en X sur son torse, fermait les yeux, et un pli de concentration intense marquait son front.

— Qu'est-ce qui lui prend! grognai-je pour moi-même.

D'autant plus mécontent que la luminosité que dégageait son drôle de casque ne manquerait pas d'attirer l'attention.

Soudain, alors que je n'étais plus qu'à quelques pas de lui, une formidable explosion se produisit dans le puits. Mes réflexes d'agent spécial réagirent aussitôt. De toute mes forces, je poussai mon camarade hors de la trajectoire des débris de la plate-forme anti-grav qui menaçaient de l'ensevelir. Une fois de plus, nous nous retrouvâmes tous deux dans le cloaque.

Nous n'y restâmes pas longtemps. Une sirène d'alerte retentit.

Électrisé par le son assourdissant, j'entraînai mon compagnon vers le puits en enjambant les débris. Un seul regard à l'intérieur me dissuada

de poursuivre de ce côté. Une seconde plate-forme anti-grav descendait, nous interdisant, du coup, l'accès au palais du Tyran.

Il ne fallait pas rester là. Si nous étions pris, j'aurais bien du mal à empêcher le Déheff de réaliser ses plans.

Anaïl en remorque, je détalai, cherchant à prendre le plus d'avance possible sur les gardes. Les débris encombrant la bouche du puits les retarderaient quelque peu, mais pas bien longtemps.

Notre attaque s'était transformée en fuite éperdue. À la moindre occasion, je changeais de direction, afin de faire perdre notre trace à nos poursuivants. La manoeuvre ne les déroutait que le temps pour nous de reprendre une maigre avance, car chaque fois, après une minute ou deux, j'entendais à nouveau le sifflement de la plate-forme se rapprocher.

Je devais trouver une solution plus définitive à notre problème. Nous ne tiendrions plus très longtemps.

Dans une nouvelle tentative pour perdre les gardes, je fis un crochet dans un couloir secondaire. Ce fut notre perte; le couloir se terminait en cul-de-sac. Que faire maintenant? J'examinai la paroi qui nous coupait la route, dans l'espoir insensé d'y trouver une issue. Peine perdue. Derrière, le sifflement de la plate-forme s'amplifiait rapidement. Et moi qui n'avait pas le plus petit lance-pierres pour nous défendre.

Je me rappelai soudain la curieuse attitude de l'Amnésique, au bas du puits, et de ce qui était arrivé à la plate-forme anti-grav des gardes du Tyran. Pour la première fois, j'en tirai une conclusion. Non! Ce serait trop beau! Et pourtant...

— Anaïl, commençai-je en regardant mon camarade droit dans les yeux. C'est toi qui a détruit la plate-forme avec ton drôle de chapeau?

Il me retourna mon regard, accompagné d'un sourire niais.

— Tu pourrais démolir le mur?

Il valait mieux faire un test sur la paroi qui bloquait notre fuite. Si l'explosion de la plate-forme, dans le puits, avait été un accident, comme je l'avais d'abord cru, et que l'Amnésique ne possédait vraiment aucun pouvoir parapsychique, il ne serait plus temps, quand nous serions nez à nez avec les gardes du Tyran, de l'apprendre.

Comme précédemment, Anaïl se concentra. La lueur réapparut autour de son casque. Puis, brusquement, les blocs de pierre du mur explosèrent. J'en fus complètement soufflé. Une ouverture d'une cinquantaine de centimètres y béait désormais.

Je me secouai.

— Eh bien! Bravo!

Et j'avançai vers cette bouche qui m'intriguait, suivi par mon compagnon. De l'autre côté, une faible luminescence violette pulsait. Je m'engageai dans l'ouverture, oubliant pour un instant la chasse dont nous étions le gibier.

Trois pas à l'intérieur et je me retrouvai immobilisé. Un piège! Je voulais m'en dépêtrer. Je me débattis de plus en plus énergiquement. Et davantage encore, en constatant que la luminosité violette s'intensifiait et que ses pulsations s'accéléraient. Pourtant, je ne pus me libérer. Finalement, à bout de ressources, je laissai tomber. Ce piège avait quelque chose du champ de force dont s'était servi le Sage de la croix de Carfax pour m'immobiliser. Je me faisais l'impression d'un moustique pris dans une toile d'araignée. Et moi qui détestais les araignées! Et pourtant, j'en avais l'intime conviction, dans ce cas-ci, je ne m'en sortirais jamais sans l'accord de l'araignée. Quelle mort stupide pour un agent spécial!

Chapitre 17

Après un laps de temps qui me parut sans fin, j'aperçus Anaïl du coin de l'oeil. Comment diable était-il parvenu à ma hauteur? N'était-il pas prisonnier du champ de force, tout comme moi? Peut-être que ses pouvoirs lui donnaient des possibilités que je n'avais pas...

Au bout d'un quart d'heure, mon camarade d'armes me dépassa de quelques centimètres. Pendant tout ce temps, je l'avais observé, cherchant à percer son secret. Je n'avais noté que l'onctuosité et la lenteur extrême de ses mouvements. Était-ce là son secret? Pouvait-il être si simple?

J'entrepris de le vérifier. À la vitesse d'un escargot d'Acfren souffrant de rhumatismes, je fis mon premier pas. Je ressentis une certaine résistance dans le champ de force, mais insuffisante pour m'arrêter. Il suffisait, toutefois, que j'accéléérât le moins pour que je fusse à nouveau incapable de bouger.

Chargé de toute ma patience, je suivis l'Amnésique, espérant que cette excursion escargotesque ne durerait pas.

Chapitre 18

Un peu plus de cinq heures plus tard, nous nous libérons du champ de force et tombions d'épuisement. À ce point, je me fichais d'être rattrapé par les gardes du Tyran et capturé. Comme mon compagnon, je m'endormis presque aussitôt.

Chapitre 19

Dès notre réveil, Anaïl et moi observâmes où nous avions abouti. Enfin, vu l'obscurité qui régnait sur les lieux, j'observais, vision nocturne enclenchée, pendant que mon compagnon semblait écouter quelque chose que je ne percevais pas. Les pouvoirs que lui procurait son étrange casque étaient peut-être plus étendus que je ne le soupçonnais.

Tout était calme dans l'espèce de caverne qui nous avait accueillis après notre longue traversée du champ de force. Pas un bruit, sauf celui que nous produisions nous-mêmes. Le clapotis amplifié par l'écho, omniprésent dans les égouts, avait disparu. Pas de cloaque nauséabond non plus. À la place, une surface rocheuse, sèche. À croire que nous avions quitté les égouts...

Je contemplai le champ de force un instant, et une trouille incompréhensible me saisit. Je m'en détournai, la peur relâcha son étreinte. Pas question de rebrousser chemin! Ma frayeur était irraisonnée. Pourtant, même sans elle, j'aurais refusé de tourner les talons. J'avais eu trop de mal à parvenir jusqu'ici. Et puis, j'avais l'impression que si nous nous engageons à nouveau dans le champ de force, nous n'en sortirions jamais.

À main gauche, quelque six mètres au-dessus de nos têtes, une corniche semblait disparaître dans la paroi de la caverne. J'entraînai mon camarade afin d'étudier d'un peu plus près comment nous pourrions l'atteindre.

Quelques minutes plus tard, je découvris que l'exploit ne serait pas si difficile à réaliser que je ne l'avais craint. Des marches grossières avaient été taillées dans la paroi. Le plus difficile serait de guider chaque mouvement d'Anaïl qui, ne distinguant rien dans l'obscurité, ne saurait où trouver les prises.

Je lui expliquai ce que j'attendais de lui et nous commençâmes notre ascension.

Nous arrivâmes en haut sans trop de mal; l'Amnésique semblait doté d'un flair infailible pour trouver les prises avec un minimum de

direction de ma part. Là où nous avons pris pied, la corniche était étroite. Toutefois, elle atteignait rapidement près de deux mètres de large en perçant la paroi rocheuse de la caverne.

Un véritable corridor s'ouvrait devant nous. Accrochés aux excroissances rocheuses, des fichus de brume s'étiraient à notre passage. Les fichus se transformèrent en longs voiles dont l'extrémité nous frôlait, nous caressait. À chacun de nos pas, les voiles s'épaissirent, s'allongèrent, s'enroulèrent autour de nos jambes, de nos bras, cherchant à nous retenir.

— Il y a quelqu'un ici.

Je sursautai et me retournai vers mon compagnon, qu'une nappe de brouillard cherchait à me dissimuler, à ce moment-là. C'était la première fois que je l'entendais parler. Il avait une voix caverneuse, profonde, surprenante pour sa stature.

— Tu sais parler?

— Ils sont plusieurs, continua-t-il.

Il s'était arrêté et ne semblait pas avoir entendu ma question. Pour sa défense, j'avoue qu'elle était idiote. Manifestement, il savait parler, puisqu'il me parlait. Mais que racontait-il au juste?

— Une multitude...

Holà! Soudain, les choses allaient trop vite pour moi. Une multitude? Où ça?

— Agent spécial Less Strade?

Une nouvelle fois, je sursautai. Avait-on idée de me faire des trouilles pareilles! Sur mes gardes, je scrutai le brouillard, incapable de localiser l'origine de la voix qui m'interpellait ainsi. Elle n'avait rien de commun avec celle d'Anaïl.

— Agent spécial Less Strade, nous entendez-vous?

Cette voix était étrange, unique et multiple à la fois.

— Qui êtes-vous? interrogeai-je, inquiet.

— Le Grand Conseil de surveillance des régulations spatio-temporelles.

— Jamais entendu parler.

Puis, un souvenir se pointa dans ma mémoire. Le Sage de la croix de Carfax avait mentionné un Grand Conseil. Qu'avait-il dit? « ... *il suit la trajectoire idéale jusqu'au Grand Conseil. Lui seul saura t'indiquer où trouver le créateur de temps tôt. Lui seul connaît la rime qui sauvera les enfants de l'espace.* »

Était-il possible que le Sage ait dit autre chose que des sornettes? Je réfléchis à tout ce qui m'était arrivé depuis que mon patron m'avait lancé

sur la piste du Déheff, et tentai de lier les événements aux propos du Sage. Différentes pièces du casse-tête se mirent en place: la porte mystérieuse était sans doute la trappe qui m'avait fait plonger dans le refuge des Résistants. Le drôle de couvre-chef que portait Anaïl pouvait être qualifié de serre-mine. Après avoir empêché Anaïl de plonger dans la rivière souterraine, j'avais effectivement rencontré Jokanaan, le chef des Résistants. En gros, cela concordait.

Ainsi, s'il fallait en croire le Sage, non seulement le Grand Conseil me dirait où trouver le Déheff, mais il m'indiquerait aussi comment le vaincre.

— Agent spécial Less Strade?

L'appel me sortit de mes réflexions.

— Mmm? Vous disiez?

Il était très troublant de s'adresser ainsi à une multitude invisible qui communiquait par une voix unique. Le brouillard, qui s'était encore épaissi, masquait tout. Je ne distinguais même plus Anaïl, malgré ma vision nocturne. Pourtant, j'en étais persuadé — bien qu'il m'était impossible d'identifier d'où me venait cette certitude —, même sans brouillard, je n'aurais pu voir le Grand Conseil.

— Agent spécial Less Strade, comme vous l'avez déjà compris, la prophétie du Vénérable Sage de la croix se vérifie. Comprenez que votre adversaire n'est pas de votre plan d'existence. Il a transgressé nombres de lois métaphysiques en y passant. Pour éviter l'effondrement de votre univers, le Déheff doit être retourné dans le sien. Pour ce faire, nous vous transporterons dans un espace-temps neutre, où et quand vous aurez l'occasion de sauver les vôtres.

Aucune pression! Sur mes épaules, il n'y avait que la salut de l'univers! Si je nous sortais de cette mélasse cosmico-temporelle, je ne manquerais pas de demander une augmentation substantielle à mon patron.

Le Grand Conseil poursuivait:

— Agent spécial Less Strade, voici l'indice qui vous conduira à la victoire:

Sur quoi, la voix multiple s'amplifia démesurément, avec un écho épouvantable.

— ... **par l'étranglement, l'adversaire devra passer, si l'univers tu veux sauver.**

Bon. D'accord. Le Grand Conseil était un piètre poète, mais, au moins, sa rime était plus claire que le charabia du Sage de la croix. Il me suffirait d'étrangler le Déheff pour m'en débarrasser et sauver l'univers. Simple.

— Dites, notre affrontement se fera-t-il à mains nues? m'enquis-je.

En pareil cas, j'aurais sans doute l'avantage sur mon adversaire, favorisé par mon entraînement d'agent spécial.

— Hé!

Pas de réponse. Je compris pourquoi quand le nouveau décor s'enregistra enfin dans mon esprit. Plus de brouillard. Plus de corridor non plus. Ni d'Amnésique. Ni d'obscurité, d'ailleurs. En un mouvement réflexe, j'avais désactivé ma vision nocturne sans même m'en rendre compte.

On m'avait instantanément déplacé en ce désert, semblait-il. En tout cas, de façon suffisamment rapide pour que je n'aie nulle conscience du mouvement. J'ai dit désert, mais, au fond, je n'avais aucune idée précise de l'endroit où j'avais atterri. Seul indice, ce sable fin qui composait le sol. J'y enfonçais jusqu'aux chevilles. Si la luminosité environnante avait été d'une autre teinte et était parvenue d'une source unique, j'aurais parié être revenu dans le désert de Llaiwim, aux environs du refuge des Résistants. Sauf qu'il n'y avait pas une seule dune en vue, et que pas un soleil dans le cosmos n'émettait sa lumière de façon aussi diffuse. On m'aurait annoncé que ce désert était artificiel, je n'en aurais pas été autrement étonné.

Bon. Que faire maintenant?

Pivotant lentement sur moi-même, je découvris un nouvel élément dans le décor de sable: le Déheff! À trois mètres de moi environ, il arqua un sourcil, surpris. Autant par le décor que par ma présence, je supposai. D'ailleurs, ses premières paroles me le confirmèrent.

— On est où, là?

Je communiquai mon ignorance d'un haussement d'épaules, sans manquer de l'observer attentivement. Pour l'instant, son attitude n'avait rien de menaçant. Son crâne partiellement chauve luisait sous l'éclairage diffus de l'endroit. Avec ses habits de cour, il avait trop chaud, de toute évidence, car il se défit de son pourpoint, qu'il laissa tomber sur le sol sans me quitter des yeux. Sa chemise blanche portait l'écusson du Tyran de Llaiwim.

À première vue, on se demandait ce qu'avait le Déheff de si redoutable. Il était plutôt grand, environ un mètre quatre-vingts, mais sa charpente n'était guère impressionnante. L'exercice physique devait lui être étranger. S'il ne me réservait aucune surprise — comme une arme camouflée —, j'en viendrais facilement à bout... en théorie.

Le hic était que je n'avais pas vraiment envie de m'en prendre à lui. Je dus faire un effort pour me souvenir qu'il menaçait l'existence même de notre univers pour me mettre en position de combat.

Étonné, le Déheff arqua à nouveau un sourcil.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Celui qui vous empêchera de détruire l'univers, répondis-je.

Sur quoi, très sûr de moi, je chargeai. Gaffe. Il m'attrapa aux poignets, se laissa tomber sur le dos. Je reçus ses pieds dans le ventre et sentis distinctement la pression de ses semelles quand il me projeta par-dessus lui. Apparemment, le gringalet possédait des ressources insoupçonnées.

— Mais je ne veux pas détruire l'univers! s'exclama le Déheff qui s'était relevé aussitôt et qui m'observait.

Je me remis sur pieds, époussetai machinalement le sable qui collait à mes vêtements.

— Allons, Déheff! Pas de boniments! Je vous ai vu en compagnie du Sage de la croix! Vous vous préparez à créer une brèche temporelle! Vous le savez très bien, en faisant cela, vous provoquerez l'effondrement de l'univers.

En position de combat, je m'avançai à nouveau vers lui, prudemment, cette fois, et l'étudiai.

Il me regarda, adoptant une attitude de défense.

— Où avez-vous pêché de telles inepties?

— Quelles inepties? Que vous voulez ouvrir une brèche dans le temps, ou que vous provoquerez ainsi faisant l'effondrement de l'univers? Peu importe. Tous deux sont des faits reconnus.

— Mais vous ne comprenez pas! se défendit le Déheff, alors que je profitais d'une ouverture pour le saisir à la taille.

Il réagit rapidement pour quelqu'un sans entraînement, mais tout de même trop tard. Inéluctablement, mes mains remontaient vers son cou. Il tenta de se débattre, de m'échapper. En vain. Ma prise n'avait qu'une esquivé et, apparemment, il ne la connaissait pas.

Au cours des ans, j'avais dû tuer à plus d'une occasion dans l'exercice de mes fonctions. Cette fois, cependant, un curieux sentiment m'envahissait comme mes mains forçaient le passage vers sa pomme d'adam proéminente. J'avais l'impression d'être sur le point d'assassiner mon frère.

Puis, il cessa toute résistance, ce qui me déconcerta complètement. J'hésitai. Il me regardait avec un sourire triste et prononça, la voix rauque:

— Fais ce que tu as à faire, Less.

Less? Comment diable savait-il mon prénom? À aucun moment je ne m'étais présenté.

Il se livrait, se laissait faire. C'en était trop! Crash! J'étais un agent, pas un assassin! Je le relâchai et m'en éloignai d'un bond, craignant, espérant une soudaine trahison. Mais le Déheff ne bougea pas, se contenta de me regarder.

— Vous ne me facilitez pas la tâche, vous savez, dis-je, penaud.

Je m'éloignai, prenant le risque de lui tourner le dos. À quelques pas, je m'assis à même le sol, cherchant à clarifier mes pensées, mes émotions. Crash! Ce Déheff était l'ennemi public numéro un! Pourquoi ces scrupules?

— Comment savez-vous mon nom?

Il s'était approché. Je le sentais derrière moi.

— Oh, tu sais, je te connais bien. Less Strade, agent spécial, habite sur Trahjan et déteste les congés, parce qu'il s'y ennuie; son holoviseur est constamment en panne. Je t'ai tricotté, si on peut dire.

Qu'est-ce qu'il racontait là? Certes, il en savait beaucoup sur moi, mais je n'étais tout de même pas un tricot.

— Tu sais, tout ce que j'essayais de faire en ouvrant cette brèche temporelle, c'était de rentrer chez moi. Je ne savais pas que cela causerait l'effondrement de ton univers. En fait, je n'en suis toujours pas convaincu. Si j'ai pu y venir, en théorie, je devrais pouvoir le quitter.

Je frémis. Pourquoi donc frémissais-je? Puis je me rendis compte. Ce n'était pas moi qui frémissais, mais le sol tout entier. Que se passait-il encore?!

Les grains de sable sur lesquels j'étais assis s'entrechoquaient de plus en plus follement. Levant le regard, j'eus subitement l'impression que l'horizon s'était rapproché. Par Doublezérosept, patron des espions! Que signifiait ce curieux tremblement de terre? Le Grand Conseil, constatant que je ne parachevais pas ma mission, s'était-il mis en tête de l'accomplir?

Le phénomène s'amplifia, s'accéléra. Incapable de demeurer debout plus longtemps, le Déheff me rejoignit sur le sol. Nous nous empoignâmes — non plus pour nous battre, mais pour nous soutenir mutuellement —, quand le tremblement atteignit une ampleur terrifiante. J'avais maintenant l'impression de flotter, tant les vibrations étaient rapides. À la moindre occasion, j'observais l'horizon. Chaque fois, il avait rétréci.

Bientôt, une dénivellation apparut dans le sol, un creuset. Le Déheff et moi y glissâmes, y roulâmes. Nous tentâmes bien d'en sortir, d'y échapper, mais sans succès. Nos horizons n'étaient plus composés que de remparts de sable fin qui roulait, s'infiltrait partout. J'en avais plein la

bouche, le nez, les oreilles. Je n'observais plus rien désormais, trop occupé à cracher du sable pour rester en vie.

Le Déheff fut le premier à disparaître, englouti. Seul un mouvement réflexe me permit de le rattraper par le bras et, au dernier moment, de le tirer vers moi jusqu'à lui dégager la tête. Nous n'étions pas sorti d'affaire pour autant. Le creuset dans lequel nous nous trouvions s'approfondissait de plus en plus. Ses paroi tendaient vers la verticale, accélérant encore la vitesse des grains de sable vers le centre du creuset. Moi-même j'étais désormais menacé d'engloutissement.

Me sentant couler, j'écartai les jambes dans le fol espoir de frapper, au-delà du sable, une surface solide. Et le miracle s'accomplit. Mes pieds rencontrèrent un appui qui me permit de résister à la pression du sable disparaissant sous moi, le long du corps du Déheff.

Je fatiguais, toutefois. Le Déheff me paraissait de plus en plus lourd. Le bras m'était douloureux. La main moite de mon compagnon d'infortune glissait dans la mienne. Je le retenais dans un effort ultime de volonté.

Puis, les derniers grains de sable disparurent. Mes pieds s'arc-boutaient contre une surface transparente. Sous moi, une ouverture sphérique de la largeur d'un homme corpulent. Le Déheff y pendait, inconscient. Moi, je n'en pouvais plus. Mes pieds glissaient lentement, indubitablement. Déjà, je retenais mon compagnon à deux mains, à bout de forces. Je sentis sa main glisser dans la mienne. Je sentis ma prise m'échapper, au ralenti, comme dans ces vieux films 2D. Mon cri de désespoir disparut avec lui, dans le puits de verre. Je venais de perdre un frère... un père...

Une crampe dans le mollet, je voulus bouger. Je dérapai, incapable de reprendre pied. Il n'y avait rien auquel s'agripper sur la surface transparente. Je tombai.

Chapitre 20

Le corps couvert de sueur, les sillons de terre retournée, je me tenais dans le petit espace jadis vert, derrière chez moi. Je n'avais pas encore semé ma première graine que je remettais déjà en cause mon nouveau hobby. Voulais-je vraiment occuper mes loisirs à l'horticulture?

J'avais l'impression que Gérard, mon majordome, aurait dû se manifester, à ce moment-ci, en m'annonçant un appel de Broun Yéhead, mon patron. Bizarre sensation. Broun m'appelait toujours pendant mes congés pour me confier une mission urgente. Il n'y manquerait sûrement pas cette fois encore.

Je patientai une dizaine de minutes, attendis Gérard, l'espérai. Inquiet, je songeai à rentrer pour vérifier s'il n'était pas tombé en panne. J'y renonçai cependant. Gérard ne m'avait jamais fait faux bond. S'il n'était pas venu m'annoncer l'appel de Broun, c'était que ce dernier n'avait pas appelé. Quelque chose me disait cependant qu'il y avait eu un pépin quelque part, qu'il aurait dû me contacter.

Puis, après un dernier regard vers la maison, je haussai les épaules et me dirigeai vers la montagne de fumier, où m'attendaient fourche et brouette.

Du même auteur sur Feedbooks

Huit Jours / Semaine (et autres nouvelles) (1990)

Recueil de nouvelles (souvent courtes) à saveur Fantastique. Une main qui apparaît soudain sur l'autoroute... Les ennuis donnés par un trousseau de clefs... Une nature hostile... Un cumulus qui a le vertige... Un aspirateur vengeur... Transfert de la conscience... Des baisers chauds...

La Terre promise (et autres nouvelles de SF) (1990)

Petit recueil rassemblant 12 nouvelles de science-fiction (souvent courtes) publiées pour la plupart au cours des années 1990 dans les revues et fanzines de l'époque. Deux sont inédites. Exploration de futurs possibles, d'univers parallèles, de voyages dans l'espace, de voyage dans le temps... Tous les éléments classiques (ou non) de la SF sont réunis ici pour passer un moment agréable.

Les Chroniques de P'Tite Tête 01 - Changement de régime (1991)

Sur la planète P'tite Tête, après 350 cycles de monarchie, le bruit court que le roi n'a plus toute sa tête, qu'il souffre d'une terrible maladie: la TPS!!! Qu'advient-il du royaume, des nombreuses têtes princières et du bon Peuple?

Amour vrillé (1991)

Suite à une défaillance informatique, William se voit forcé de poser son vaisseau en catastrophe. Il s'en tire indemne, mais que trouvera-t-il sur cette planète?

Les Chroniques de P'Tite Tête 02 - Combats brumeux (1991)

Les malins marins des Brumes du lendemain de la veille sont outrés. On empoisonne leurs Brumes. Et s'ils ne réagissent point, c'est leur fin qu'ils contemplent.

Les Chroniques de P'Tite Tête 03: L'En-gras sillonné (1991)

Sur la planète P'tite Tête, Pakê Dnair met au point un engras saint-tétic qui, à son avis, améliorera grandement les récoltes des champs de son. Mais le drame frappe lors des essais sur le terrain!



www.feedbooks.com
Food for the mind